# LE SECRET DE TANTE ROSE

I

M. Delvalley se redressa, furieux, les sourcils froncés, la bouche contractée.

—Eh bien! je te dis, moi, que ce mariage ne se fera pas!

—Oh! papa!....s'écria André, les yeux déjà tout en pleurs.

Mais la douleur du jeune homme ne sembla nullement attendrir le vieillard, qui reprit, la voix de plus en plus courroucée:

—A-t-on jamais vu! Un garçon dont l'éducation m'a coûté des prix fous, pour lequel, pendant plus de vingt ans, je me suis saigné à blanc, c'est le cas de le dire! Et, tout d'un coup, sans crier gare, au moment juste où je forme pour son avenir les projets les plus avantageux, il m'annonce qu'il a trouvé je ne sais où,—en pleine campagne, je crois bien,—la jeune fille de son choix! Et quelle jeune fille! Une enfant sans le sou,!....Car elle est bien sans le sou, n'est-ce pas?....Tu n'oseras pas prétendre le contraire, je suppose!

—Mais, papa, ce n'est pas la fortune que l'on doit seulement considérer lorsqu'il s'agit de mariage.... Il me semble que la question du bonheur joue là-dedans un rôle plus important encore.... Et si je ne peux être heureux qu'avec Noémie.....

Cette fois, la colère de M. Delvalley parut se fondre en une folle hilarité.

—Ah! elle est bonne, celle-là, elle est bonne! Il ne peut être heureux qu'avec sa Noémie! Une personne dont, le mois dernier encore, il ignorait l'existence!

Et reprenant bientôt son air courroucé:

—Allons donc!.....Il s'agirait d'une jeune fille auprès de laquelle tu aurais été élevé, soit! je pourrais admettre encore....Mais pour une simple rencontre en villégiature!.....

—Pourtant, papa.....

—Assez!

Au ton dont ce "assez!" fut prononcé, André comprit que M. Delvalley demeurait inflexible. Or, le pauvre garçon savait par expérience quelle était la nature autoritaire, presque despotique, de son père. Avec lui, aucune résistance possible; tout devait plier devant sa volonté terrible.

Et André gardait encore le souvenir de quelques-unes de ces colères affreuses auxquelles il avait assisté dans son enfance, alors que pour un rien, un plat manqué, un service mal fait ou un ordre inexactement transmis, M. Delvalley révolutionnait toute la maison.

Mme Delvalley, pauvre créature toute de douceur et de dévouement, morte il y avait de cela plus de douze ans, tremblait comme une petite pensionnaire devant ces colères de son mari, et, bien entendu, faisait tout pour les éviter, quoique sans y parvenir le plus souvent. La mère et l'enfant, blottis l'un contre l'autre, comme pour se donner du courage, courbaient la tête, laissant passer l'orage. Mais, lorsque le calme était revenu et que toute tempête était apaisée, il leur fallait du temps pour se remettre.

Non pas que M. Delvalley fût un mauvais homme....Oh! non, certes!....Et dès qu'il avait repris conscience de lui-même, voyant sa femme tout en larmes, il s'ingéniait, au moyen de mille gracieusetés, à obtenir son pardon....

Mais le mal n'en était pas moins fait, naturellement.

Du reste, André, enfant précoce et habitué de bonne heure à réfléchir, tout en rendant hommage aux brillantes qualités de son père et à sa droiture de caractère, avait pu remarquer qu'entre ses parents, malgré une entente polie et une mutuelle estime, n'existait pas cette douce et chaude tendresse qu'en d'autres ménages il avait su si facilement reconnaître; et, même, c'était pour lui un véritable chagrin, lorsqu'il avait passé la journée chez certains de ses petits camarades dont le père et la mère semblaient particulièrement unis, de constater au retour cette sorte de froideur qui régnait à la maison entre les auteurs de ses jours.

A quoi attribuer un tel état de choses?

Déjà grand, André, bien qu'il eût là-dessus appliqué son esprit, n'avait pu parvenir à trouver la solution de ce problème: et, à l'heure présente encore, bien que la chère créature qu'il ne cessait de pleurer fût partie depuis longtemps et qu'il eût souvent eu l'occasion de recevoir les confidences de son père, il ne se trouvait pas plus avancé que le premier jour.

M. Delvalley, quand il parlait de "sa pauvre femme", —c'était l'expression dont il se servait,—n'avait pas assez de mots pour faire l'éloge de la défunte, rendre justice à ses qualités de ménagère, à son intelligence, à son inépuisable charité; mais il était facile de voir que ce n'était là qu'une simple oraison de convenance; la morte—ainsi qu'il doit arriver entre époux qui s'adorent—n'avait pas emporté avec elle la raison de vivre de son mari.

Froideur?.... Insensibilité?.... Déconvenue?

Jamais André—il en était bien convaincu à présent—ne parviendrait à éclaircir ce mystère d'une façon absolue. Tout au plus, faute de mieux, en était-il arrivé à se persuader que son père, absorbé par de grandes affaires financières, était par-dessus tout un homme de chiffres, n'ayant jamais eu le temps de faire, dans la vie, une part suffisante aux questions de sentiment. Et, sans doute, M. Delvalley avait seulement considéré le mariage comme un acte nécessaire destiné à lui assurer un foyer tranquille en même temps que les joies de la famille,—pas autre chose.

Et, pourtant, par moments, André en venait à douter que cette conclusion fût la bonne.

Froid, insensible, M. Delvalley? Mais si cela était vraiment, le verrait-on s'apitoyer devant la moindre misère? son œil se mouillerait-il aussi fréquemment à l'audition d'une pièce émouvante ou même à la lecture d'un simple roman?

Il est juste de dire que ces instants d'attendrissement duraient peu; et, tout de suite après, comme s'il avait honte d'une telle faiblesse, le vieillard se redressait d'un air furieux, son regard se faisait dur, sa bouche se crispait, et tant pis alors pour celui qui avait quelque chose à lui demander: c'était le refus sec, définitif!

Bizarre nature, et qu'André désespérait d'approfondir!

II

Le lendemain, pourtant, le pauvre garçon crut devoir revenir à la charge. Certes, il ne se faisait guère d'illusions sur le résultat de cette dernière tentative. Mais qui pouvait savoir?....Si M. Delvalley allait être mieux disposé que la veille!.... Ce fut presque en tremblant qu'il s'approcha de son père.

—Si tu savais, papa, la nuit que j'ai passée!.... Quelles heures de souffrance!... Noémie...

Mais il n'eut pas le temps d'achever la phrase:

—Assez, je t'ai dit, assez! s'écria M. Delvalley.. Veux-tu donc me mettre hors de moi?..Je t'ai déjà déclaré que je ne te donnerais jamais mon autorisation pour ce mariage stupide!

Et haussant les épaules:

—Une jeune fille que je ne connais pas....qui n'a pas de fortune....sur la famille de laquelle je n'ai pas le moindre renseignement!...

—Mais, papa, je t'en supplie!.... Laisse-moi t'expliquer!....Tu verras qu'au point de vue de l'honorabilité, des relations...

—Assez, je te répète, assez!.... Ah! la belle idée que j'ai eue là, vraiment, de te laisser partir tout seul en vacances cet été!....J'avais cru, moi, naïf, qu'un garçon de vingt-deux ans saurait se conduire et aurait assez de bon sens pour garer sa poche des mains des "pick-pockettes" comme aussi son cœur des entreprises des intrigantes!

Et d'un ton de pitié méprisante à présent:

—Mais tu ne vois donc pas, triple nigaud, que c'est à ta bourse, ou plutôt à la mienne, qu'on en veut?

M. Delvalley marchait dans la pièce, la tête rentrée dans les épaules, comme à son habitude lorsqu'il s'agissait de convaincre un contradicteur.

—Réfléchis un peu, grand niais!... C'est à l'hôtel que tu as rencontré cette famille Durand, n'est-ce pas?

—Oui papa...

—Alors tu t'imagines que ces gens-là, avant d'entrer en conversation avec toi, n'avaient pas vu ton nom sur le registre des voyageurs?

Et non sans un certain accent de fierté:

—Delvalley!... Mais cette indication était amplement suffisante, parbleu!.. "Oh! oh! s'est-on dit, le fils du banquier millionnaire; quelle proie à prendre en nos filets!"

Mais, papa, je te jure que tu te trompes!.... La sincérité de Noémie, comme celle de sa mère et de sa tante, d'ailleurs....

Sans daigner répondre à cette interruption de son fils, M. Delvalley poursuivit:

—Eh bien! puisque tu n'as pas su te garer, c'est moi qui te protégerai, voilà tout!....Et, tiens! tu vas voir ça tout de suite!....Où demeure-t-elle, cette famille Durand?

Tout inquiet, se demandant ce qu'allait faire son père, André répondit d'une voix presque défaillante;

—Rue Nollet, 27 bis.

M. Delvalley eut alors un ricanement:

—Oui, oui....Je vois ça d'ici!.... Un quartier modeste!....Un petit loyer de huit cents francs!....Ah! je comprends, ça leur irait à ces gens de s'installer ici, dans mon hôtel, en plein quartier des Champs-Elysées!....Grand niais, va! quadruple niais!

Il s'était dirigé vers son bureau. André le vit s'asseoir, prendre une plume et écrire rapidement.

Quelques secondes à peine, et M. Delvalley lut à haute voix:

Famille Durand,
27 bis, rue Nollet.

M'oppose formellement mariage André avec Mlle Noémie et vous enjoins cesser toutes relations avec mon fils que je déshériterais s'il persistait dans premières résolutions.

DELVALLEY.

—Hein! qu'en dis-tu?...Au moins, voilà qui tranche la question!

—Oh! papa!

—Oui, mon ami, c'est comme ça!....Et tous tes "Oh! papa!" n'y feront rien!

Sur un coup de timbre électrique, un domestique accourut, et M. Delvalley lui tendit le papier:

—Tout de suite cette dépêche au télégraphe!

André, malgré lui, eut un geste comme pour se précipiter vers le domestique, lui arracher des mains ce papier, enfin intercepter cette dépêche qui allait aussi causer tant de larmes dans la maison où elle serait portée; mais, devant le regard impérieux que lui lança son père, il demeura fixé sur place.

Un bruit de porte qui se ferme: le domestique était parti.

Alors, les forces manquèrent au pauvre André, et, incapable de se contenir, il éclata en sanglots.

M. Delvalley, lui, souriait.

—Allons! allons! tu auras vite fait de te consoler, gros bêta!.....Et, pour activer la consolation, tu sais, le pur-sang dont tu avais envie et que j'avais refusé de te donner à cause de son prix trop élevé?....eh bien! je te l'offre!....Tu peux te le faire livrer aujourd'hui même, si le cœur t'en dit,

III

Un pur-sang!....Ah! c'était bien de cela qu'il s'agissait pour André!..

Et même, à cette minute, il oubliait sa propre douleur pour ne songer qu'à celle que devait éprouver cette pauvre jeune fille, si exquise, si aimante et, la veille encore, si confiante en une réponse favorable de la part de M. Delvalley!

Et André se rappelait les mots qu'elle avait prononcés alors que, doutant, lui, du résultat, il exprimait les craintes dont son esprit était envahi:

—Non, mon ami, quoi que vous puissiez dire, je ne vois pas les choses aussi en noir que vous les voyez vous-même. Sans doute votre père, qui, étant donnée sa fortune, avait le droit de compter qu'il vous marierait à quelque riche héritière, éprouvera une légère déception en apprenant que celle que vous avez choisie appartient à une famille pauvre. Mais M. Delvalley, ayant donné le jour à un fils de votre caractère, doit être par-dessus tout bon et pitoyable, et dès qu'il saura que vous m'aimez vraiment et que je vous aime aussi, son consentement suivra sans tarder!

Oui, véritablement, devant une telle assurance, André avait repris courage et s'était mis à faire de beaux rêves: mais quelle chute!

—Pauvre....pauvre Noémie! fit-il ....Quel sera son désespoir quand elle recevra cette dépêche!....Et sa bonne tante Rose, que va-t-elle dire?

Encore plus confiante que sa nièce elle, si c'était possible, et considérant même déjà ce mariage comme fait!

—Laissez, laissez tout souci, mes enfants! répétait-elle souvent..... Les choses marcheront, je vous le jure, conformément à vos souhaits ....Et s'il se présente quelques difficultés du dernier moment pour obtenir ce fameux consentement qui vous semble à l'heure qu'il est si problématique....eh bien! j'ai un secret pour les lever!

Et, ce disant, la bonne tante Rose souriait d'un air sûr d'elle-même.

Que d'espoirs vains!

Et cette fatale dépêche arrivant tout-à-l'heure dans la petite maison de la rue Nollet allait atteindre en plein bonheur les pauvres femmes!

Résister à son père?....André n'y songeait pas....De tout temps, M. Delvalley avait exercé sur son fils une autorité trop grande pour que ce dernier osât s'en affranchir.

Mais, du moins, devait-il faire un effort pour parer au coup qui menaçait sa chère Noémie!

La dépêche, remise au Bureau du télégraphe vers une heure de l'après midi environ, devait selon toutes probabilités, parvenir à destination entre deux heures et demie et trois heures; en se hâtant, le jeune homme arriverait encore chez les dames Durand avant le terrible message et il aurait le temps quelques minutes à peine peut-être, mais enfin c'était toujours cela!—d'armer sa bien-aimée d'un peu de courage et de résignation.

—Eh bien! qu'as-tu décidé pour le pur-sang? demanda M. Delvalley, en croisant dans le vestibule son fils qui sortait de la maison.

—Mais....c'est entendu, papa; je te remercie!

—Et c'est sans doute chez le marchand de chevaux que tu vas de ce pas?

André, n'osant pas répondre d'une manière catégorique, esquissa un vague signe de la tête qui pouvait, à la rigueur, passer pour une affirmation.

IV

—Vite!.....quelle nouvelle? fit Noémie dès qu'elle vit paraître André à la porte du salon.

—Ah! ma pauvre amie!....

—Oh! mon Dieu!....Je devine!... C'est non, alors?

—C'est-à-dire que....pour l'instant évidemment....quoique....

Il essayait d'amener progressivement la jeune fille à envisager la possibilité d'une séparation, hélas! nécessaire, quand la porte s'ouvrit et tante Rose apparut, en chapeau, gantée, vêtue de sa plus belle robe de visite.

—Ah! tante Rose, s'écria Noémie en courant vers elle, si tu savais ce qu'André vient de me faire prévoir!....

La tante Rose souriait de son fin sourire qui autrefois—un ancien portrait d'elle accroché au mur l'attestait—avait dû faire d'elle une si séduisante créature.

—Laisse donc!....laisse donc!.... cet André a toujours eu des craintes exagérées!

—Mais, tante Rose, puisque M. Delvalley a formellement dit....

Tante Rose ne cessait pas de sourire.

—Oui, oui, je sais bien!....je sais bien!....Mais entre ce qu'on dit et ce qu'on fait!....Et puis, je vous trouve tous les deux extraordinaires vraiment, de douter sans cesse!.... Puisque je vous ai promis, moi, que ce mariage se ferait!....

Une telle assurance!....

C'eût été comique, si ce n'eût été si triste!

André crut qu'il était de son devoir de ne pas laisser la digne femme dans une pareille illusion.

—Mais vous ne connaissez pas, madame, l'entretien qu'a eu mon père avec moi....Et, d'ailleurs, vous allez, hélas! dans un instant, avoir la preuve de l'inutilité d'une démarche....Une dépêche....

—Taisez-vous, mon neveu!....Et en vous appelant dès maintenant "mon neveu", je ne fais que devancer de quelques semaines le droit que j'aurai de vous donner ce titre!

—Mais voyons!....Puisque je vous le dis!....Une dépêche qui....

Tante Rose ne laissa pas le jeune homme achever;

—Il ne viendra pas de dépêche, ou s'il en vient une, elle sera agréable à recevoir.....Et maintenant, mes enfants, causez gentiment, comme de futurs fiancés que vous êtes, sans vous faire de chagrin!....Et attendez-moi!....Je vous réponds du succès!....Mais c'est là tout ce que vous saurez: le reste est mon secret.

Et tante Rose, toujours souriant de son même sourire si fin et légèrement énigmatique, sortit en fermant la porte derrière elle.

—Eh bien! qu'en dites-vous, André? fit Noémie. Une pareille certitude ne tient-elle pas du prodige? Qu'est-ce qui se passe donc?

—Il se passe que votre pauvre tante doit être folle, ma chère Noémie.... et que, moi je suis bien malheureux!

V

"Attendez-moi!" avait dit tante Rose, et voilà pourquoi, bien qu'il fût déjà près de six heures et demie, André attendait encore.

Ne fallait-il pas savoir ce qui avait eu lieu et quel était ce fameux secret de tante Rose?

Noémie, elle, un peu rassurée malgré tout par la déclaration de sa tante, n'avait pas abandonné tout espoir, et sa mère, Mme Durand, gardait aussi quelque confiance.

Pour André, mieux renseigné que les autres, il se lamentait, car il avait vu la dépêche écrite par son père; toutefois, une chose l'étonnait:

—Comment se faisait-il que cette dépêche ne fût pas encore arrivée?

Elle avait été mise au Bureau du télégraphe vers une heure: or, de une heure à six heures et demie, c'était presque trois fois plus de temps qu'il n'était nécessaire pour qu'elle parvînt à destination!

Que fallait-il croire?....Erreur de transmission?.... Retard?

André se demandait ce que cela signifiait, cherchant à comprendre, quand la bonne entra portant enfin le papier bleu si redouté!

—La missive fatale! fit Noémie en regardant André.

—Hélas!....

La jeune fille prit le télégramme et le déplia.

—A quoi bon lire cela? dit André....Vous allez encore souffrir!... Ne vous ai-je donc pas fait connaître les termes de cette dépêche?

—Qu'importe!... Je veux tout savoir... quand ce ne serait que pour m'interdire à jamais tout espoir inutile!

Elle lut donc;

Madame DURAND,
27 bis, rue Nollet

Suis heureux des sentiments éprouvés par mon fils André. Aurai l'honneur de venir demain dans la journée vous demander pour lui la main de Mlle Noémie. Mes respectueux hommages.

DELVALLEY.

Trois cris de joie partirent en même temps.

Un tel miracle!... Etait-il donc possible que tante Rose triomphât ainsi?... Car c'était à elle, assurément, qu'était due cette victoire!...

Mais quel moyen avait-elle employé?... quel était donc son secret?

André et Noemie, au comble de leurs vœux, renonçaient à deviner.

VI

Et ils n'auraient jamais deviné, en effet, si le hasard, quelques jours après leurs fiançailles officielles, ne leur avait permis d'entendre le bout de dialogue suivant entre la tante Rose et M. Delvalley lui-même:

—Eh bien! n'ai-je pas eu raison, mon ami, disait la brave femme, de garder pour moi votre première dépêche quand elle est arrivée, et surtout de ne pas douter de votre bonté d'âme?

—Ah! ma chère Rose, comment aurais-je pu soupçonner que cette personne qu'aimait mon fils était la propre nièce de celle à qui j'avais donné mon cœur étant jeune homme et à laquelle je n'ai jamais cessé de penser?....Comme vos parents m'ont fait souffrir autrefois en me refusant votre main pour de misérables raisons de fortune!....Et dire qu'à mon tour, sans votre démarche j'allais commettre la même vilaine action à l'égard de cette pauvre Noémie!

Les deux vieillards, émus, les paupières mouillées, s'étaient pris la main.

—Voyez!....tout s'arrange pourtant, fit la tante Rose, et nous voici réunis!

—Mieux que cela! même: unis!.... oui, unis, puisque nous nous allions dans nos enfants!

# ESTHETIQUE D'EMPEREUR

L'empereur allemand a célébré récemment, par un banquet, en son palais de Berlin, l'achèvement de l'avenue triomphale, dite "Sieges allee," le long de laquelle une théorie de monuments et de victoires glorifie les grandes figures et les grands événements de l'histoire nationale. A la fin de ce banquet, où il avait convié les sculpteurs dont les œuvres décorent la "Sieges allee," Guillaume II a pris la parole. Il a distribué aux artistes des éloges et des préceptes dans une de ces harangues désordonnées et péremptoires par lesquelles il a coutume d'étonner ses peuples et l'Europe. C'est une manière de pot-pourri d'aphorismes dogmatiques et l'on est embarrassé d'abord d'en trouver la suite et le lien; avec un peu de travail, on finit cependant par y voir plus clair, et l'on démêle dans cette confusion trois idées principales. Voici:

Première idée. "Le souci d'un idéal élevé est la qualité essentielle de la nation allemande... La nation allemande a gardé cette qualité, tandis que les autres nations l'ont peu à peu perdue... Le peuple allemand, modèle des autres peuples dans la culture de l'idéal..."Ainsi de suite. C'est l'idée patriotique. Les Français aussi, ont coutume de dire: L'amour de l'idéal qui caractérise, entre toutes les nations, la grande nation française. Les Russes pareillement s'attendrissent sur les qualités idéales de l'âme russe. Et les Anglais eux mêmes exterminent les peuplades sauvages du Transvaal au nom de la civilisation idéale dont ils sont les représentants. La première idée de Guillaume II n'est pas d'une excessive originalité.

Deuxième idée. C'est l'idée esthétique. "L'art doit instruire le peuple, offrir de l'idéal aux classes inférieures...." Pourquoi aux classes inférieures seulement? Les classes supérieures n'ont-elles pas droit à l'idéal? Ou bien Guillaume II juge-t-il que les classes supérieures ont assez d'idéal par elles-mêmes, qu'elles regorgent d'idéal! Guillaume II flatte les classes supérieures. "L'art doit imiter les œuvres classiques, qui enseignent la loi éternelle.... La sculpture n'est pas encore atteinte par les courants modernes. N'abandonnez pas les grands principes.... Quand l'art représente la misère, il commet un crime envers la nation allemande..... L'art ne doit pas descendre dans l'égout..Les maîtres devraient combattre plus énergiquement de pareilles tendances." C'est à-dire que l'empereur allemand est un champion déterminé de l'art académique. C'est une opinion. Elle est peut être mauvaise et peut-être vraie. Mais ce n'est pas encore une opinion originale: Guillaume II nous avait accoutumés à mieux.

"Les grands artistes n'ont pas besoin de recourir aux moyens charlatanesques. Ceux de Grèce et d'Italie ne connaissaient pas la réclame que fait actuellement la presse...." On ne saurait mieux parler, et voilà une vérité qui ne souffre pas la contradiction: "Ils produisaient ce que Dieu leur inspirait et laissaient dire les gens...." Ils faisaient sagement, et leurs successeurs feront sagement aussi de laisser dire les empereurs.

Troisième idée. Idée patriotique et idée esthétique réunies. Eloge de Reinhold Begas, statuaire officiel du "Kaiser," de qui les œuvres offrent les parfaits exemples de la sculpture pseudo-classique d'un professeur allemand. "Avec l'aide de Reinhold Begas, dont les idées sont basées sur la connaissance de l'art antique, je suis parvenu à réunir à Berlin cette phalange d'artistes.... Je suis fier et heureux que Berlin puisse montrer au monde un groupe d'artistes capables d'accomplir une si grande œuvre...." Cette œuvre est un peu l'œuvre de l'empereur. A vrai dire, "il ne s'est pas occupé des détails de l'exécution," de quoi tout le monde sera surpris; mais "il a donné l'impulsion dirigeante". Le succès a été éclatant. "L'impression produite sur l'étranger est immense; on manifeste partout le plus profond respect pour la sculpture allemande." Sa Majesté Guillaume II s'abuse quelque peu et il est à craindre que l'académisme de Berlin comme celui de Munich, n'inspire jamais à l'étranger qu'un profond ennui au lieu d'un profond respect. Mais ce n'est point l'instant de troubler ses précieuses illusions: il est d'avis que l'art allemand n'a plus de progrès à faire; son unique souhait, c'est que la statuaire nationale reste à la hauteur qu'elle a atteinte." Dans un élan d'enthousiasme, il s'écrie: "La sculpture berlinoise est à une hauteur à laquelle on n'a peut être jamais atteint à l'époque de la Renaissance...."

Telle est l'esthétique de l'empereur allemand. Elle est bien d'un empereur.

## Le Widow's Club.

Il vient de se fonder, à Chicago, un club original. On y admet que de parfaits gentlemen, à condition, s'ils sont mariés, qu'ils aient epousé une veuve, ou, s'ils sont veufs ou célibataires, qu'ils s'engagent solennellement à n'épouser que des veuves.

Le "Widow's Club" est constitué depuis quelques semaines seulement, et son secrétaire reçoit quotidiennement des centaines de lettres de veuves, qui toutes s'offrent à convoler. Bien mieux, sept jeunes veuves de Pékin ont écrit qu'elles avaient résolu de ne se remarier qu'avec des membres de ce club sensationnel.

Par contre, de toutes parts, les jeunes misses américaines protestent énergiquement.

# UN JOUR DE L'AN.

Un homme profondément chrétien, riche, mais qui savait que le bon Dieu ne donne la richesse que pour secourir les autres, sentait sa charité se refroidir aux approches du jour de l'an. Il se croyait obligé, par ses relations, à donner des étrennes, et pour suffire aux dépenses qu'elles exigeaient, il retranchait forcément sur la "part des pauvres". Quelques jours avant le jour de l'an, une Sœur de charité accoutumée à son bon accueil, vint frapper à sa porte. Il rougit, donna peu, et balbutia quelques vagues excuses sur la cherté des étrennes. La Sœur leva sur lui ce regard clair et doux que possède la sainteté, remercia gracieusement, mais laissa voir sur ses lèvres un petit sourire qui pénétra jusqu'à l'âme du donateur et la troubla. Et une fois seul, il ouvrit silencieusement l'armoire où, sur deux étagères, s'étalaient toutes ces étrennes coûteuses, et il éprouva comme une sensation de froid, qui s'échappait de ce luxe de dentelles, de coffrets, de bonbons exquis, et il se prit à réfléchir. Sur la première étagère, était la "part des enfants". Oh! celle là, elle est "sacrée", dit-il, et c'est un rayon de soleil sur ces fleurs charmantes auxquelles la joie va si bien, c'est un sourire du bon Dieu de Noël.... laissons aux enfants tout ce qui ne peut pas trop les accoutumer au luxe. Et il retrancha cinq ou six futilités seulement. Devant la seconde étagère, ses yeux se baissèrent presque honteux, et il lui sembla qu'il y avait des larmes sur ces fantaisies, sur ces livres futiles, sur ces bijoux d'un prix exagéré, et il crut lire tout autour: "Tu aurais nourri et vêtu un grand nombre d'orphelins avec l'argent dépensé." Et il s'assit, plongea la tête dans ses deux mains et resta quelque temps immobile. Quand il releva son front, il était calme, Dieu avait envoyé un rayon de sa lumière dans cette âme inquiète. Et, prenant un à un, avec grand soin tous ces objets de luxe, il sortit et resta plusieurs heures dehors. Il était radieux au retour, et, près de son armoire à peu près vide il écrivit la lettre suivante qu'il recopia plusieurs fois en modifiant quelques mots seulement: Je voulais, comme chaque année, vous envoyer vos étrennes, et voilà que je ne vous adresse qu'une rose d'hiver cueillie pour vous dans le petit jardin qui est sous ma fenêtre. J'avais consacré $.....à vos étrennes, mais sous l'inspiration de votre bon ange et du mien, je les ai transformés selon votre cœur qui est chrétien.

Je viens de porter "en votre nom" $.... à l'Orphelinat de S.... On vous a béni et voici la lettre que ces chers enfants vous écrivent; je la joins à la rose d'hiver.—Les paroles du pauvre consolé parfumeront cette fleur qui a pris naissance au milieu des frimas.

N'est-ce pas que j'ai bien fait? et que vous préférez la joie des malheureux à la petite satisfaction qu'auraient pu vous donner quelques jolies babioles perdues au milieu des richesses de votre salon?

Ce chrétien écrivit ainsi longtemps, et le soir, il s'endormit heureux.

# CHOSES A DIRE

# EN FAMILLE

J'avais un oncle,—mon oncle Rudolphe,—un très brave homme;—il s'est marié— avec une femme; elle est morte,—nous l'avons enterrée. Quelle noce! mes amis....

On a bu quarante six litres à son enterrement! j'en sais quelque chose, c'est moi qui les ai payés.

Mon oncle, au lieu de se tenir tranquille....non, il faut qu'il se remarie,—avec une femme, encore;—une autre!

Celle là ne meurt pas, elle avait trop bonne santé; c'est mon oncle qui y passe.

Alors, nous l'enterrons.

Quelle noce! mes amis....

Comme c'était un homme, on boit quatre vingt douze litres à son enterrement.

J'en sais quelque chose, c'est moi qui les ai payés.

Sa veuve, qui était donc ma tante, se remarie à son tour, au bout de ses dix mois,—avec un homme, cette fois,—un tout jeune—bien plus jeune que moi.

Voilà ce gamin qui m'appelle son neveu, qui me tutoie et me défend d'en faire de même sous prétexte que ça n'est pas respectueux!

Non content de la chose, il vient dîner chez moi et m'y amène ses frères et ses sœurs, mariés, les uns et les autres, soit avec des hommes, soit avec des femmes, pourvu également de frères et de sœurs, mariés dans des conditions semblables.

Tout cela accourt à mon domicile.—Dans la famille, on n'aimait que le lapin, le lapin aux pommes. Je passais mon existence à leur cuisiner du lapin aux pommes!

Après un bon bout de temps, je me dis:

—Il faut que cette mécanique prenne une fin; je vais me marier à mon tour, moi!—avec une femme, pour faire comme tout le monde! Elle flanquera ma famille à la porte!

Je cherche et je tombe sur une petite fille, bien gentille;—une enfant trouvée,—sans parents, quoi! J'épouse. Le lendemain des noces, elle balaie mes oncles et mes tantes avec une rare élégance.

Malheureusement, au bout de six semaines, ne retrouve-t-elle pas son papa et sa maman dans un omnibus, et dans la plus profonde débine!—Elle me les amène;—Je ne pouvais pas décemment jeter ces vieux-là dehors.

Il se trouve que l'un et l'autre possèdent des quantités de frères et de sœurs, mariés, selon l'usage en vigueur, avec des hommes et des femmes.—Ces femmes et ces hommes appartiennent à des agglomérations de famille dont les échantillons affichent une sainte horreur pour le célibat; il s'ensuit une multiplication ridicule de frères et de sœurs, de beaux-frères et de belles-sœurs, mariés, celles-ci avec ceux-là, celles-là avec ceux-ci,—toujours dans des conditions identiques.

Ce peuple vient dîner chez moi et m'appelle son neveu.—Dans cette famille-là, par exemple, on n'aimait que le bœuf, le bœuf aux choux.

Je passais ma vie à cuisiner du bœuf aux choux.

Ce n'était encore que des roses, mais voilà la famille du lapin qui fait connaissance avec la famille du bœuf!

Ils se découvrent des parentés inouïes suivies de ramifications multiples dans des myriades de familles nombreuses où pullulent des bataillons de frères et de sœurs mariés avec une notable partie de la population, soit mâle,—soit féminine.

Et tout cela vient dîner chez moi!

Une émigration!!

Un déluge!!!

Il y en avait des gras, des minces, des longs, des courts!!

Il y avait des fruitiers, des emballeurs, des savants, des artilleurs, des passementiers, des ambassadeurs! tout le Bottin!!!

Il m'en venait de la banlieue, de la province, de l'étranger, des deux Amériques! — Les compagnies de chemins de fer organisaient des trains de plaisir pour me les amener! Les paquebots leur faisaient des diminutions!! On parlait d'établir un tramway à vapeur jusqu'à ma porte!!!

Tout d'abord, je louais un Bouillon-Duval, mais cela ne suffisait plus! J'entrais en relations avec le patron d'un établissement renommé à juste titre: "Aux regrets affectueux — derrière le Père-Lachaise—Noces et festins. Bal tous les lundis".

Je retiens le grand salon:—deux mille couverts.—Je fais disposer quatre rangées de tables, en hauteur, et réunis mon monde.

Lorsque les uns et les autres se furent mis à manger, qui leur bœuf, qui leur lapin, j'ai couru chez le commissaire de police du quartier, et je lui ai dit:

—Ce n'est pas tout ça, monsieur, je viens vous dénoncer une bande de faux monnayeurs; ordinairement ils se réunissent dans des caves, sous la Seine, mais, pour l'instant, ils dînent à côté.

Ce fonctionnaire m'a répondu:

—Monsieur, je suis à vous; laissez moi le temps de m'entourer de mon écharpe et d'un régiment.

On a cerné l'établissement et l'on a pincé mes convives.

Il a fallu réquisitionner treize stations de fiacres, deux cent dix-sept tapissières à bras du quartier pour mener ma famille à la Préfecture.

Pour moi, c'est fini, je n'en veux plus, j'en ai assez. Ce soir, je prends le train et je file au Pôle Nord, patrie des ours blancs, seul endroit de ce monde où je ne possède ni oncle ni tante.

## La loi martiale a Barcelone.

Presse Associée.

Madrid, 4 janvier—La loi martiale a été proclamée hier soir à Barcelone et dans les environs. Des troubles sérieux ont eu lieu entre les grévistes et les gardes civils. Nombre de personnes ont été blessées et beaucoup d'arrestations sont faites.

Une grève générale de toutes les industries a été ordonnée à l'appui de la grève des ouvriers métallurgistes. Par suite de la conduite des grévistes qui parcouraient sans cesse les rues, en corps, lançant des pierres dans les ateliers et fabriques, on s'est vu forcé de faire sortir la cavalerie pour rétablir l'ordre. La circulation des tramways a été interrompue.

## Rapport de Lord Kitchener.

Presse Associée.

Londres, 4 janvier — Lord Kitchener fait le rapport suivant au ministère de la guerre à la date de Johannesburg, 3 janvier:

"Bruce Hamilton, dont les opérations militaires ont eu lieu à l'est de Ermelo, a capturé depuis le 2 décembre 100 prisonniers, y compris le général Erasmus."

## Formation d'un cabinet.

Presse Associée.

Sofia, Bulgarie, 4 janvier—Le prince Ferdinand a confié au D Daneff, ministres des affaires étrangères, le soin de former un nouveau cabinet.

## Mort de Joseph Combs.

Presse Associée

Kansas City, Mo., 4 janvier — Joseph Combs, âgé de 32 ans, à une époque un politicien marquant du Missouri, vétéran de la guerre du Mexique et qui fut il y a une année l'associé en droit de feu le Juge Stephen Field de la cour des Etats-Unis, est mort à sa résidence à Kansas City, Kansas.


## POURQUOI LES FEMMES SE FANENT.

On devrait dire aujourd'hui à un million de femmes; ce que d'autres millions ont déjà appris. Que, bien plus que les hommes, il leur faut dans le sang un élément dont l'absence est la raison pour laquelle elles sont sujettes à se faner bien des années avant le temps. Cet élément est le fer. Le fer redonne les corpuscules rouges du sang et soutient la vitalité des forces.

Le renouvellement constant de la matière qui produit le sang est nécessaire aux femmes afin que elles s'affaiblissent et le travail constant les épuise rait. Dès le moment que le sang commence à faire défaut ou s'appauvrit, la figure l'indique par sa grande pâleur.

Le remède nécessaire est le Tonique de Peruna du Dr Hartman. Rien ne convient aussi bien que cet état particulier. Son usage a fait paraître plus jeunes de plusieurs années des centaines de milliers de femmes et les a même fait paraître plus jeunes encore qu'elles ne paraissaient. Il ne restaure pas seulement les forces et l'énergie et la beauté, mais c'est un remède prompt et certain pour tous les maux particuliers à ce sexe. Il guérit parce qu'il fait disparaître la cause première de la maladie. Il supplée à ce que demande la nature pour rétablir la santé.

Il fortifie les organes débiles, tonifie et donne de l'élasticité aux muscles et aux ligaments, renouvelle les tissus usés et redonne de la vigueur au système nerveux. Il agit promptement et convenablement et guérit sûrement et radicalement.

A été employé et vanté par les femmes depuis quarante cinq ans. Préparé seulement par le Dr Hartman Medicine Co., Dayton, Ohio. Vente partout.